ques hypothèses pour reconstituer *T*. G. Clementi conclut que, aussi imprécis que soit le vocabulaire des humanistes, chaque fois que Turnèbe désigne sa source par *membrana*, *charta*, *pergamena*, il fait expressément allusion à *T*, la plupart du temps les mots *libri ueteres*, *antiqui*, *uetusti*, *autographi*, *exemplaria* renvoient à des manuscrits humanistes ou à des éditions imprimées ; la reconstitution de Lindsay n'est pas entièrement fiable.

La seconde partie reproduit toutes les discussions du texte plautinien contenues dans les *Adversaria*, classées par pièce et numéro de vers et précédées du texte correspondant de l'édition Lindsay.

L'ouvrage comporte encore six planches, reproductions de pages annotées de l'édition Bodléienne (la qualité de la planche II ne permet guère d'y voir ce que décrit l'auteur p. 38), un index des érudits et un autre des passages discutés.

Jean Christian Dumont.

Éditions de textes. Collections

Collection des Universités de France

Appien, *Histoire romaine*, tome VIII, livre XIII : *Guerres civiles*, livre I. Introd., texte et trad. par P. Goukowsky, notes par Fr. Hinard (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 2008, cclxiv et 212 pages.

Voici enfin dans la CUF, après sa traduction parue dans la *Roue à livres*, en 1993, le premier volume de la série des *Guerres Civiles* d'Appien. En effet, faisant suite au *Livre Africain* et au *Livre Ibérique* (2002), au *Livre Mithridatique* (2003), et au *Livre Syriaque* (2007), Paul Goukowsky se lance dans les *Guerres Civiles*, que nous aurons désormais grâce à ce grand spécialiste français d'Appien, qui s'est adjoint pour ce premier livre la collaboration de notre regretté ami et collègue François Hinard, grand historien de la période concernée.

Comme les auteurs s'en expliquent dans une introduction générale fort nourrie (83 pages), ce que nous appelons « *Guerres Civiles* » correspond à neuf livres de l'*Histoire romaine* dont les cinq premiers seulement nous ont été conservés et dont les quatre autres sont matière à discussion (voir p. ix-xvi). Ces *Guerres Civiles* évoquent les conflits intérieurs qui ont agité la fin de la République romaine depuis les Gracques jusqu'à la prise de pouvoir par Auguste. Ces livres couvrent des périodes chronologiques irrégulières parce qu'ils correspondent à des groupements thématiques. Ainsi, le premier livre, objet du présent volume, relate les événements qui marquèrent l'histoire de Rome de 133 à 64 avant J.-C.

Après l'introduction générale, vient une notice particulière introductive au livre I et présentant les στάσεις depuis les Gracques jusqu'à Sylla (p. lxxxv-ccxliv). L'analyse, très fine et nuancée, que mène François Hinard de l'examen par Appien de cette période éminemment troublée met en relief les qualités et les défauts de cet historien de langue grecque, qui procède à une relecture des faits — fournis sans doute par des sources multiples — orientée par sa vision « impériale » pour donner un sens personnel à ces conflits (voir, par exemple, la préface d'Appien lui-même, I, 1-25). Nous avons là ce qui est sans doute la dernière étude de François Hinard, et sa lecture montre son excellente connaissance de la période concernée (cf. sa bibliographie, fournie p. ccxxxii-ccxxxiv), sa hauteur de vue et

son respect du texte étudié (comme nous avions déjà pu l'apprécier lors de notre collaboration pour Dion Cassius).

Dans cette notice figure une étude des sources d'Appien qui renouvelle quelque peu les méthodes de la *Quellenforschung* traditionnelle (p. CCIV-CCXXXI) à la lumière des recherches d'E. GABBA et, plus récemment, de M. CHASSIGNET, de B. ROCHETTE et de P. GOUKOWSKY lui-même, mais aboutit à un sorte de très honnête *non possumus*.

Le texte a été établi par Paul GOUKOWSKY sur la base de manuscrits qu'il a présentés dans l'introduction à son *Livre Mithridatique* et de l'édition florentine d'E. GABBA, à laquelle il rend hommage. Sa traduction, précise et souvent élégante, rend bien les nuances du texte grec. Elle est accompagnée de notes en bas de page, complétées par d'autres en fin de volume. Celles qui relèvent de la philologie sont signées P. G. tandis que les autres, plus nombreuses et fort riches, complètent la notice introductive et doivent sans doute être attribuées à Fr. HINARD.

En bref, nous avons là un premier volume d'une grande qualité, qui honore la CUF et s'inscrit dans l'entreprise de réhabilitation d'un historien de Rome qui a souvent été méprisé parce que de langue grecque.

Marie-Laure FREYBURGER-GALLAND.

PLINE LE JEUNE, *Lettres*, t. I : *Livres I-III*. Introd., texte, trad. et notes par Hubert ZEHNACKER (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 2009, XL et 193 pages. T. II : *Livres IV-VI*. Introd., texte et notes par Hubert ZEHNACKER, trad. par Nicole MÉTHY (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 2011, IX et 233 pages.

Voici une nouvelle édition des *Lettres* de Pline, destinée à remplacer celle d'Anne-Marie GUILLEMIN. Cette dernière datait des années vingt du siècle dernier, et, sans être indigne, elle avait vieilli, tant par sa présentation que par ses choix de traduction. Hubert ZEHNACKER, avec le concours de Nicole MÉTHY pour la traduction du tome II, nous en propose une édition renouvelée, conforme aux attentes des lecteurs d'aujourd'hui et aux exigences de la critique contemporaine.

La répartition des livres entre ces deux premiers tomes respecte celle de l'édition précédente. L'introduction générale, au début du t. I, est sobre et plutôt brève, puisque, si l'on met à part la bibliographie qui la clôt, elle occupe moins de trente pages. Mais elle se révèle suffisante, dégageant l'essentiel avec netteté et donnant une idée claire des principaux débats dont les *Lettres* sont l'objet (les lecteurs désireux de poursuivre l'exploration des problèmes étant renvoyés dans les notes à la « Bibliographie sélective » des p. XXXV-XXXIX). Il est vrai que, comme le dit H. ZEHNACKER, les sources relatives à l'identification de Pline et à sa biographie n'ont guère progressé depuis les ouvrages anciens de MOMMSEN et d'OTTO, qui disaient déjà le principal ; et les études épigraphiques récentes n'apportent que des « ajustements de détail » (p. VII). H. ZEHNACKER se montre cependant réservé sur l'identification traditionnelle du père de Pline à L. Caecilius Cilo, connu par une inscription de Côme, et préfère un autre candidat, révélé par une inscription plus récemment publiée, L. Caecilius C. f. Ouf. Secundus. Il s'interroge aussi sur la date de l'adoption par Pline l'Ancien, et se prononce pour une adoption du vivant de ce dernier. S'agissant des épouses de Pline, il penche pour deux mariages (plutôt que trois), respectivement avec la fille de Pompeia Celerina et avec Calpurnia. L'activité judiciaire et politique de Pline est décrite avec précision et mesure, et les faits sont mis en perspective, avec indication de leur poids réel. Ainsi, le consulat de Pline,

dont ce dernier tire grande fierté et auquel on doit le *Panégyrique de Trajan*, n'est guère qu'un consulat suffect, bref et qui vient en toute fin d'année. D'où ce bilan : « [Pline] était parvenu au consulat, mais il ne serait jamais un homme politique de premier plan. Outre l'indispensable assise sociologique, il lui manquait l'expérience militaire » (p. XVI). La biographie est suivie d'un précieux dossier épigraphique (p. XIX-XXI). S'agissant de la nature des lettres, véritables ou fictives, H. ZEHNACKER se rallie à l'opinion majoritaire et se prononce pour des lettres véritables, mais choisies par Pline parmi les mieux écrites, voire composées d'emblée dans l'intention d'une publication ultérieure. La plupart des lettres seraient donc des « missives véritables » ; d'autres, les plus longues, véritables « morceaux de bravoure », « pourraient n'avoir qu'un rapport assez faible avec l'envoi d'une vraie lettre ». Mais, globalement, H. ZEHNACKER croit à une « authenticité maîtrisée, corrigée, idéalisée presque » (p. XXIV). À propos de la datation des différents livres et de la répartition des lettres au sein de chacun, question âprement débattue, H. ZEHNACKER adopte de la même façon une position médiane et de bon sens. Il considère que le critère chronologique n'est que très approximativement respecté et que « la composition des livres [...] obéit essentiellement à des critères littéraires ou, si l'on préfère, esthétiques » (p. XXVI). Au sein de chaque livre, Pline recherche la *uariatio*, jouant tant sur la longueur des lettres que sur leur tonalité, et mettant en œuvre des « méthodes de composition héritées de la poésie hellénistique ». Les hypothèses de MOMMSEN, SYME et SHERWIN-WHITE sur la datation des livres sont résumées dans un tableau p. XXVIII ; pour la datation individuelle des lettres, H. ZEHNACKER déclare se ranger presque toujours à la chronologie de SHERWIN-WHITE.

Le texte de Pline a été transmis par de nombreux manuscrits, groupés en trois familles. La « famille des neuf livres » a pour manuscrit vedette ***M*** (IX^e^ ou plutôt X^e^ s.), qui présente quelques lacunes et s'arrête à IX 26, 9. Le ms. ***V*** (entre le milieu du IX^e^ et le début du X^e^ s.) ne comporte que les livres I-IV, avec les mêmes lacunes que ***M***. Ces deux manuscrits descendent directement d'un archétype α. S'ajoute un *u*, aujourd'hui perdu, qui ne survit qu'à travers ses descendants ***c, f, q, t*** (à signaler seulement à partir de l'*ep*. V 7, pour pallier la défaillance de ***V*** après la fin du livre IV, ainsi que de **B** et de ***F***, mentionnés ci-après). La « famille des cent lettres » (*ep*. I 1 à V 6, avec omission de IV 26) est représentée par ***B*** (fin du IX^e^ ou fin du X^e^ s., contient les lettres I 1 à IV 25 et IV 27 à V 6, 32, avec lacunes) et par ***F*** (fin du XI^e^ s. ; contenu presque identique à celui de ***B***). ***B*** et ***F*** sont les copies d'un archétype *β* perdu (IX^e^ s.), lequel descendait lui-même d'un ms. *Π* (début du VI^e^ s.), dont ne subsistent plus aujourd'hui que 6 feuillets (*ep*. II 20, 13 à III 5, 4). H. ZEHNACKER se range à l'opinion la plus courante pour considérer ces six feuillets de *Π* comme un « authentique fragment » du manuscrit parisien ***P*** perdu, et qui ne survit que dans l'utilisation ***I*** qu'en firent les humanistes (dont G. Budé) y introduisant probablement, comme à leur habitude, contaminations et corrections. Enfin la « famille des huit livres » (livres I-VII et IX, avec lacunes) dérive d'un ms. γ perdu, dont les descendants datent tous du XV^e^ s. : les meilleurs sont ***D*** et ***m***, auxquels s'ajoutent, pour les lacunes, les manuscrits mineurs ***o***, **u**, **x**.

Par rapport à A.-M. GUILLEMIN, H. ZEHNACKER étoffe la famille des neuf livres, puisque ***q*** et ***f*** n'ont pas été consultés par elle ; en revanche, il a laissé de côté, dans la « famille des cent lettres » le manuscrit ***H***, copie de ***F***. Le nombre de manuscrits est donc considérable, et, malgré cela, l'apparat critique s'avère très clair, contrastant agréablement avec celui, redoutablement touffu, de l'édition précédente. Cette clarté est d'abord due à la présentation, du moins dans le t. I, où l'apparat ménage un alinéa par paragraphe de texte ; pratique hélas dévoreuse de place et qui n'est plus suivie dans le t. II, où l'apparat est d'un seul tenant. D'autre part, l'apparat est

à l'évidence délibérément allégé. L'*explicit* et l'*incipit* des livres ne sont pas notés ; de fait, ces mentions n'étaient pas indispensables, dans la mesure où ni l'identification de l'auteur ni le découpage des livres ne font difficulté. H. Zehnacker se dispense aussi à juste titre d'indiquer des leçons à l'évidence fautives, comme le montre la comparaison avec la prolixité de l'édition Guillemin. Quelques leçons cependant auraient pu être signalées : par exemple, en III 1, 8 *lotus accubat*, n'est pas mentionnée la leçon de ***MV*** *lotus illic accubat*, ni la proposition de Postgate *l. ilico a.* Souvent ne sont pas citées les conjectures d'éditeurs, même quand elles pourraient être intéressantes : en V 16, 1 *filia minore defuncta*, n'est pas signalée la conjecture de plusieurs éditeurs, *filia minor est defuncta* ; en VI 16, 12 *Stabiis erat*, n'apparaît pas celle de Mommsen *Stabiis is erat*. Mais cela reste affaire d'appréciation, et il est évident que la concision d'H. Zehnacker a été guidée avant tout par une volonté de netteté. En fait, la seule chose qui soit quelque peu gênante, c'est l'emploi de l'abréviation *codd.*, pour désigner les « autres manuscrits » (le fascicule de *Recommandations* de la C.U.F. conseille d'ailleurs plutôt *rell.* ou *cett.*) : *codd.* est souvent utilisé dans la première partie de l'unité critique, ce qui revient à un apparat négatif (un exemple : II 17, 11 « balinei *codd.* : balnei *V* »). Et, surtout, les manuscrits utilisés étant tous défectifs ou lacunaires, le lecteur se trouve obligé, pour savoir ce que recouvre ce *codd.* à un moment précis, de se livrer à des recherches fastidieuses.

Pour l'établissement du texte, H. Zehnacker n'indique pas de principe général de fiabilité et ne déclare pas privilégier *a priori* telle ou telle famille ou tel ou tel manuscrit. Son seul parti pris semble la fidélité : on ne trouve dans son texte latin pour ainsi dire pas de lettres ni de mots en italiques signalant une intervention sans support manuscrit. H. Zehnacker ne fait pas partie de ces éditeurs qui réécrivent les textes en substituant leur inspiration à celle de l'auteur, et l'on s'en réjouit. Un exemple significatif de cette fidélité : en V 16, 2 (il s'agit du nombre d'années d'une jeune fille décédée) il choisit la leçon *XIIII* donnée par les manuscrits, en écartant la correction *XIII* proposée par Dressel sur la foi de l'inscription *ILS* 1030, correction qui avait été adoptée par A.-M. Guillemin. Mais il n'est pas non plus prisonnier des manuscrits : en II 14, 5 il supprime à juste titre (après *edd. plerique*), la glose du terme grec σοφοκλεῖς figurant dans tous les manuscrits ; de même, en IV 11, 9, il écarte *cubiculum*, glose de *subterraneum* présente dans ***BF***. La famille « des neuf livres » et son manuscrit principal ***M*** semblent souvent privilégiés : par exemple en V 17, 5 est adoptée la leçon *tulit* du seul ***M***, face à *rettulit / retulit* proposé par la famille « des huit livres ». Mais cela n'est pas systématique, et à l'inverse, en I 9, 1, la *lectio facilior* proposée par la famille « des cent lettres », *iunctisque*, est préférée à *cunctisque / cunctaque*, proposé par les deux autres familles. Même chose en II 14, 9, où *audisse me*, leçon de la « famille des huit livres », est préféré à *audisse*, donné par les deux autres familles.

La traduction est un très grand progrès par rapport à l'édition Guillemin. Traduire Pline n'est certes pas facile, car son style recherche à la fois expressivité et concision, conformément au goût de l'époque, et qu'il regorge aussi de phrases très travaillées, avec un jeu sur les structures, parallélismes, antithèses, chiasmes et autres, auquel la langue française se prête beaucoup moins bien que le latin. Les deux traducteurs parviennent à rendre cette élégance soigneuse tout en conservant un ton naturel. Il faut signaler deux partis pris généraux. D'abord la façon de rendre les nombreux termes grecs utilisés par Pline : H. Zehnacker et, dans le t. II, N. Méthy font le choix de les traduire, mais en italiques, pour signaler la rupture qu'induit en latin l'incursion du grec (alors qu'A.-M. Guillemin conservait le grec). C'est en effet la meilleure solution de nos jours, où nombre de lecteurs de cette édition ne connaîtront pas le grec : combien de fois, lisant Pline « sur texte

traduit » avec des étudiants non hellénistes, les voyait-on arrêtés par la présence de ces mots grecs qu'ils étaient incapables non seulement de comprendre, mais simplement de déchiffrer ! Second parti pris, le renoncement au vouvoiement et le choix du tutoiement généralisé pour rendre la 2e personne du singulier du latin. La traduction y gagne en légèreté et sans doute aussi en fidélité, dans la mesure où le « vous » introduit, aux oreilles du lecteur d'aujourd'hui, un ton réservé qui n'était pas forcément l'intention de Pline. En revanche, nous sommes plus circonspecte sur le principe qui consiste à respecter scrupuleusement le pluriel d'auteur, quitte à alterner dans la même lettre, en se calquant sur Pline, le « je » et le « nous » ; cela produit en français un effet quelque peu déconcertant (par exemple en I 13, 5). De façon générale la traduction d'H. Zehnacker est pleine de brio, très serrée, précise, aisée. Quelques exemples parmi beaucoup d'autres : II 14, 9 *adsectabar Domitium Afrum*, « j'étais assistant de D. A. » (trouvaille influencée par le souvenir de la hiérarchie universitaire ?) ; II 17, 25 *litoris illius mira natura*, « ce rivage a des atouts extraordinaires » ; III 1, 3 *(haec) uelut orbe circumagit*, « (ces actes) il les accomplit... pour ainsi dire en boucle » ; III 7, 11 *an non uidetur tibi Nero modo modo fuisse*, « n'as-tu pas l'impression que Néron, c'était hier ? ». Les objections sont rares. Tout au plus pourra-t-on contester I 9, 5 *nulla spe, nullo timore sollicitor*, « je n'espère rien, je ne crains rien qui me trouble » (ce ne sont pas le sujet de l'espoir ni celui de la crainte qui créent le trouble, ce sont les passions mêmes d'espoir et de crainte : expression du stoïcisme de Pline). En I 14, 5, *equestris ordinis princeps* est rendu par « parmi les premiers de l'ordre équestre » : pourquoi pas « le premier » ? Dans le t. II, la traduction de N. Méthy est, elle aussi, de grande qualité, mais dans un style un peu différent. Elle abonde également en heureuses trouvailles : IV 1, 1 *mehercule*, « je te le jure » ; VI 16, 9 *quod studioso animo incohauerat obit maximo*, « ce qu'il avait entrepris en savant, il l'accomplit en héros ». C'est une traduction très scrupuleuse, attentive à respecter l'ordre de la phrase latine et à rendre les nuances même les plus légères, d'où parfois une tendance à la longueur, voire à la glose : VI 4, 5 *quo impensius rogo*, « voilà pourquoi je n'en insiste que davantage et te supplie » ; VI 16, 11 *cunctatus paulum an retro flecteret*, « il eut un moment d'hésitation, se demandant s'il allait retourner en arrière » ; VI 20, 3 *praecesserat* [...] *tremor terrae*, « il y avait eu des signes avant-coureurs [...] : des secousses sismiques ». Signalons quelques omissions : IV 11, 16 *nuntia* ; VI 16, 14 *in cubiculo* ; VI 16, 21 *finem ergo faciam*.

Pour le commentaire, enfin, H. Zehnacker annonce d'emblée (t. I, p. xxxix) qu'il « se limite à l'essentiel, a pour but de fournir les principaux éléments d'appréciation, historiques et littéraires, du texte plinien » et ne « vis[e] pas à l'exhaustivité ». L'exhaustivité, de fait, serait difficile, voire encombrante, étant donné la multiplicité des domaines auxquels touchent les *Lettres*. Le commentaire est donc concis, ce qui ne signifie pas pauvre, bien au contraire : H. Zehnacker a le talent de définir une notion, de résumer une polémique littéraire avec concision et clarté, en une simple phrase et avec ce sens de la synthèse qui est l'indice d'une science dominée : pas de fastidieuses démonstrations d'érudition spécialisée, mais une mise en évidence des axes principaux du texte, l'élucidation, le cas échéant, des notions ou termes obscurs, assorties d'indications bibliographiques permettant de creuser l'information. Certaines notes concernent l'établissement du texte et détaillent ou justifient le choix de telle leçon. Mais la plupart privilégient les notations historiques (date de la lettre, identification du destinataire, événements biographiques, allusions et contextes judiciaires et politiques...) ainsi que les *realia*. Par exemple, à propos de II 16, 1, quelques précisions impeccables éclairent une lettre qui, pour les non spécialistes du droit romain, resterait obscure ; en III 3, 1, passage « incompréhensible sans un minimum d'informations

prosopographiques », on trouve un arbre généalogique tout à fait bienvenu. Le commentaire ne néglige pas non plus les enjeux esthétiques et littéraires de telle ou telle notion (ζήλῳ, ληκύθους, I, 2), ou de tel modèle (dans cette même lettre, Démosthène, Calvus suscitent de concises explications sur les courants rhétoriques qui se réclament d'eux et sur les implications esthétiques que cela entraîne). Ce qui est le moins développé, ce sont les indications sur les mentalités et sur les idées, en particulier philosophiques. Ainsi, à propos de *ut in ceteris rebus ita in audiendi officio perit gratia, si reposcatur* (I 13, 5), une note sur les principes de la bienfaisance et de la gratitude aurait arraché cette remarque à la banalité en montrant l'arrière-plan culturel et moral dans lequel elle s'inscrit. Mais, en écrivant cela, nous avons aussi conscience que chaque lecteur d'un commentaire a des attentes différentes en fonction de ses intérêts et de ses ignorances propres, et que nous ne sommes peut-être qu'en train de révéler les nôtres...

Aussi conclurons-nous en disant simplement qu'H. Zehnacker et N. Méthy nous livrent une excellente édition, qui va stimuler l'intérêt du public pour les *Lettres* de Pline ; et nous attendons maintenant avec impatience les tomes suivants.

Mireille Armisen-Marchetti.

Arnobe, *Contre les gentils (Contre les païens)*, livres VI-VII. Introd., texte, trad., comment. par Bernard Fragu (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 2010, lxxiii et 251 pages en partie doubles (p. 1-75).

L'édition de B. Fragu réunit les deux derniers livres d'Arnobe, consacrés au culte : le livre VI, qui traite des temples et des statues, et le livre VII, relatif aux sacrifices. Issue d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université d'Amiens en 2008, elle n'a donc pas, à l'origine, été élaborée comme une continuation des livres déjà publiés dans la CUF, l. I (1982) et l. III (2007).

L'Introduction traite successivement de sept questions : I, problèmes d'édition (II, le contenu, est en fait un sommaire, chapitre par chapitre) ; III, problèmes de datation ; IV, les sources ; V, Arnobe et les cultes païens ; VI, son christianisme ; VII, langue, style, humour ; VIII, tradition manuscrite et éditions. En I, B. Fragu présente les deux innovations par lesquelles son édition se distingue de celle de Marchesi^{2} (1953). Il propose, comme certains traducteurs des xvii^{e} et xix^{e} siècles, de transposer le dernier chapitre du livre VI au début du livre VII. 6, 27 devient ainsi 7, 1, ce qui entraîne un système assez lourd de double numérotation. Les références que je donne ci-dessous sont celles de la tradition. Les quatorze derniers chapitres du livre VII (38-51) ont intrigué depuis longtemps les éditeurs : brouillons laissés par Arnobe et publiés tels quels à la fin de son ouvrage. B. Fragu les édite en deux Appendices : I, les chap. 38-51, et, à part, Appendice II, une partie du chap. 44. Est-ce une solution définitive ? La véritable conclusion se situe-t-elle au chap. 37 ? Pour ma part, la péroraison des chap. 7, 35-37 ne me paraît pas si « brillante » qu'on puisse en faire le « final solennel et majestueux de l'ouvrage » (p. xiii *sq.*). 7, 37, 5 « vos espèces de bouillies, votre encens et vos viandes... sont étroitement associés aux fêtes en l'honneur des morts » (*nam pulticulae, thura cum carnibus rapacium alimenta sunt ignium et parentalibus coniunctissima mortuorum*) me paraît un peu plat, venant d'un styliste tel qu'Arnobe.

En III, B. Fragu situe la rédaction des livres III à VII, écrits « d'une traite », entre 303 et 304 ; ce qui, si grandes que soient les facilités de plume de notre rhéteur, paraît quand même un peu rapide. Si Arnobe a commencé vers 297, une rédaction continue entre 297 et 304 semble plus plausible, avec, évidemment, des

retours en arrière et des adjonctions inspirés par la persécution de 303. La partie IV traite en particulier de l'utilisation de Clément d'Alexandrie et de Varron, directe (ce que je crois) ou à travers un intermédiaire. L'état de la question dressé par B. Fragu ne va pas, pour le premier, au-delà de Tullius (1934). Malgré son sous-titre, F. Mora, *Arnobio e i culti di mistero. Analisi storico-religiosa del V libro dell'« Adversus Nationes »*, Rome, 1994, est aussi à verser au débat. Sur l'épineux problème Varron/Labeo et ce qu'il est convenu d'appeler « le mythe labéonien », les p. xxvi-xxix n'ajoutent pas d'argument nouveau à l'Introduction du livre III, p. xiii-xxiv. En V, la théurgie, la démonologie, la fabrication des idoles animées en trois temps, *ornatio*, *consecratio*, *oratio*, appelleraient une analyse plus poussée. Le problème des images et la théorie du sacrifice païen selon Arnobe demanderaient aussi une étude spécifique. Plutôt que de revenir sur des sujets déjà traités, l'éditeur aurait pu apporter des réflexions neuves sur ces questions, sujets propres des deux livres. En VI, la connaissance de l'Écriture attribuée à Arnobe me paraît surévaluée et je ne suis pas convaincue par les rapprochements proposés. Par exemple Matth. 23, 23 « la menthe, l'aneth et le cumin » n'a que peu à voir avec l'inventaire de 7, 16, 7, « le cumin, le cresson, les raves... la menthe » : trois mots dans un cas, toute une liste dans l'autre, où manque d'ailleurs l'aneth. Mais on appréciera les pages qui lavent l'apologiste du soupçon d'hérésie et mettent en garde contre les anachronismes : la théologie d'Arnobe est celle du III^e^ siècle, non du IV^e^. Après une étude des clausules, la partie VII s'achève sur des remarques plus neuves et bien venues sur l'humour d'Arnobe. Ce qui ajoute une note plaisante à une introduction compacte, où trop de pages se succèdent sans qu'un alinéa vienne les aérer. La bibliographie, « Études critiques », est copieuse, 15 pages. Mais l'auteur omet trop souvent d'indiquer la pagination des articles.

Quand le lecteur aborde le texte, il a, d'emblée, deux surprises. Les diphtongues latines [ae] et [oe] sont notées sous la forme des ligatures « æ » et « œ », ce que je n'ai vu dans aucun volume de la CUF et qui nous ramène aux éditions du XIX^e^ siècle. Dans l'apparat critique, les sigles ne sont pas ceux qu'H. Le Bonniec avait adoptés pour le livre I : P^1, P^2, P^3. Ici P^{ac}, P^{pc}, P^{corr}, sans que l'éditeur s'en explique. Les corrections proposées ne me paraissent pas toujours s'imposer ; une liste des divergences avec l'édition Marchesi eût d'ailleurs été utile. En 6, 3, 5, je ne suis pas sûre que la correction *templa... aut...* circum*scripta (conscripta* P*) aut... aedificanda* se justifie. Si on l'admet, il faut entendre successivement *templum* dans deux sens différents, « délimiter un sanctuaire » et « construire un temple ». La correction de Sabaeus, adoptée par Marchesi, *constructa*, me paraît meilleure et reprend *constructionibus* du § 3. En 6, 4, 1, faut-il, avec Wiman, corriger *imbres uentos p*ruin*as* (non attesté chez Arnobe ; *pluuias* P) sous prétexte que *imber* et *pluuia* font double emploi ? Ce qui n'est pas pour effrayer Arnobe ; les deux substantifs sont précisément joints en 2, 59, 2 *pluuiam... imbres* (« la pluie... les averses ») ; cf. 5, 32, 2-3 ; 5, 40, 2. Le passage 6, 10, 7-8 est presque réécrit : trois corrections, *Frugifer*o, *mala*m pour *malum*, *fe*ta pour *fesi P* (*fessi* Marchesi). Ce qui modifie considérablement le sens : l'effrayant Frugifer ne tient plus une pomme entre les dents, mais montre un rictus démoniaque ; et la référence à Ennius cité par Varron, dans un texte d'interprétation difficile, ne me convainc pas. B. Fragu corrige généreusement. Mais faut-il corriger tout ce qui dérange ? On ne multipliera pas les exemples (je note encore *scripsi* en 6, 4, 2 ; 6, 17, 7).

La traduction n'est pas irréprochable, même si traduire Arnobe est une tâche difficile, qui relève parfois de la gageure. 6, 1, 1 : *summatim*, « point par point », sans référence qui justifie ce sens dans le commentaire ; le seul sens de *summatim* est « en résumé », « brièvement ». Saturne, pourvu de la faux du moissonneur en 6, 25, 2, était « jardinier » en 6, 12, 2, *custos ruris* ; « gardien des champs » serait plus

exact. 6, 20, 1 : *atque habitare* n'est pas traduit, verbe pourtant essentiel dans un passage sur l'inhabitation. 6, 25, 3 : *Ceres mammis cum grandibus*, « Cérès avec ses immenses mamelles » ; ses « grosses (énormes, volumineuses) mamelles » serait meilleur — la représentation étant aussi peu gracieuse dans un cas que dans l'autre. 7, 4, 3 : « ce que la volupté parvient à effacer (*dissoluitur*) est nécessairement sujet à son contraire (*contrahatur*), l'affliction ». L'analyse des passions reprend Cicéron, *Tusc.* 4, 14 *contrahunt, contractio, contrahi*. Il serait donc plus judicieux de traduire « se relâche » (sous l'effet du plaisir), « se resserre » (sous celui de la tristesse). Il y aurait lieu aussi, plutôt que de citer Boèce, de renvoyer aux pages éclairantes de M.B. Simmons, *Arnobius of Sicca. Religious Conflict and Competition in the Age of Diocletian*, Oxford, 1995, sur les passions (p. 247-263). 7, 8, 2 : *dolor*, traduit par « douleur », a le sens classique de « ressentiment » (celui des dieux contre les hommes). 7, 16, 7 : *puleium porrumque sectiuum*, « le pouliot et le poireau hachés finement » ; il s'agit en fait du « poireau à couper », *porrum sectiuum* (voir Plin. *NH* 19, 108-110, et le *Grand Gaffiot*), plante vivace dont les feuilles, une fois coupées, repoussent.

Dans le commentaire, on lira avec intérêt les pages consacrées aux lieux de culte chrétiens (p. 80 *sq.*). Mais qu'apporte à l'intelligence du texte 7, 17, 1 « l'affirmation rebattue... un chien regarde son maître comme un dieu » ? 7, 1, 1 : le livre d'Yves Lehmann, *Varron théologien et philosophe romain*, est cité (sans pagination) comme un « article » ; aussi bien la bibliographie, p. lxiii, note *Latomus*, sans préciser s'il s'agit de la revue ou de la collection. 7, 2, 5 : le commentaire, p. 165, est en contradiction avec la correction adoptée et l'apparat critique (*terrenas* P). 7, 9, p. 175, « les bœufs étaient en effet fréquemment sacrifiés », il pouvait être utile de diversifier les exemples et d'ajouter aux Arvales, où on lira 183 **ap.** J.C., Tite Live 22, 10, 7 et 41, 14, 7. Plus loin, 7, 9, 9, la référence (rapide) à Ovide *Met.* 15, 111-142, passe sur l'essentiel : la mise en scène du bœuf innocent dont la cause est plaidée dans deux discours, de Pythagore chez le poète, de l'animal en personne chez Arnobe. Outre les habituels index, le volume comporte un relevé des mots attestés pour la première fois. La table des matières s'achève sur un malencontreux copié collé (deux fois) et une alternance des capitales *V* et *U* : *Verba apud*.

On se réjouira de voir avancer l'édition d'Arnobe, et celle-ci rendra d'indéniables services. Mais, s'agissant d'une œuvre d'étendue moyenne (sans commune mesure avec un Tite Live ou un Pline), on regrettera, dans les choix éditoriaux, le manque d'unité entre les trois volumes maintenant publiés. Quant au fond, une plus grande rigueur eût sans nul doute permis à ce dernier de gagner en qualité.

Jacqueline Champeaux.

Symmaque, tome V : *Discours. Rapports*. Introd., texte, trad. par Jean-Pierre Callu (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 2009, lxviii et 197 pages.

Ce volume clôt la publication par J.-P. Callu dans la CUF des œuvres conservées de Symmaque, débutée en 1972 (cf. pour les deux précédents volumes, *Lettres*, t. III et IV, mes recensions respectivement dans *Antiquité Tardive*, 6, 1998, p. 419-422 et *REL*, 81, 2004, p. 313-315), et son éditeur prend ainsi, après de longues années de fréquentation, « congé de celui qui se voulut le champion de la tradition mais aussi d'une certaine tolérance » (p. lix). L'ouvrage contient ce qui subsiste des huit discours de Symmaque que nous lisions jusqu'ici dans l'édition

Seeck des *MGH* et qui, tous, sont lacunaires et parfois réduits à une seule page (*or.* 8, par exemple). Le plus long, le second, compte une douzaine de pages imprimées. Les trois premiers discours ont été prononcés au nom du Sénat, à Trèves, entre 368 et 370 et sont des fragments de panégyriques, le quatrième et le cinquième datent de 376-377 et sont des actions de grâces, le sixième défend (avant 379) l'*adlectio* de Flavius Severus, le septième (avant 388) celle de Synesius, le huitième, enfin (après 372) est un soutien en faveur de la réintégration au Sénat de Valerius Fortunatus. L'on sait que plusieurs discours de Symmaque ont entièrement disparu, parmi eux le panégyrique de l'usurpateur Maxime, prononcé en 388, une destinée littéraire liée aux événements et que l'orateur appelait les *amari casus orationum mearum* (*epist.*, 8, 69).

Le volume contient en outre les 49 *Relationes* ou « rapports » adressés en 384-385 par Symmaque, alors préfet de la Ville, à Théodose, Arcadius et Valentinien II, souvent des textes brefs, dépassant rarement la trentaine de lignes, sauf pour la fameuse *Relatio* 3 sur l'Autel de la Victoire, un cas particulier dans l'histoire de la transmission des *Relationes* puisque cette dernière fut intégrée très tôt parmi les *epistulae* d'Ambroise. Deux types de *Relationes* peuvent être distingués : d'une part les messages marqués par une rhétorique soignée qui caractérise une ambassade devant le conseil du prince, d'autre part des « notes » plus factuelles et plus techniques dont on peut penser qu'elles accompagnaient des dossiers plus complets. Selon les décomptes de J.-P. Callu, 17 rapports traitent du statut du préfet, de questions financières et de la gestion du Sénat, une douzaine sont de nature judiciaire, 11 autres évoquent des questions relatives au ravitaillement et aux jeux, 9 enfin — soit la portion congrue — ont pour thème une question politique ou religieuse.

Une introduction d'une vingtaine de pages est consacrée pour l'essentiel à l'histoire du texte des discours et une seconde, de la même ampleur, mais plus minutieuse dans la description de la chronologie de l'année 384, à celui des *Relationes*. La part de la contextualisation historique y est réduite et l'on s'est focalisé sur les questions philologiques et sur l'histoire du texte, ce qui ne manquera pas de décevoir le lecteur qui aurait cherché là un résumé historique de la polémique sur l'Autel de la Victoire ou un tableau, même synthétique, des relations entre les païens et les chrétiens au début du règne de Théodose. Même s'il est vrai que l'on trouve sur ces questions de bonnes mises au point ailleurs, les auteurs de la collection Budé devraient avoir à l'esprit qu'elle est aussi consultée par des non-spécialistes et songer un peu à eux. C'est tout le contraire ici et les introductions, dans le dialogue qu'elles instaurent avec les éditeurs du passé (O. Seeck, G. Meyer pour les *Relationes*) ou actuels (A. Pabst, F. Del Chicca, D. Vera), s'adressent visiblement à des philologues avertis. La difficile question des étapes de la publication des œuvres de Symmaque par lui-même de son vivant, puis, au cours des années qui ont suivi sa mort en 402, par son fils Memmius, est abordée au début de l'introduction, mais aurait pu être exposée avec davantage d'ampleur et surtout de pédagogie. Le parallèle avec la question de la publication des panégyriques gaulois est passionnant mais il demeure à peine esquissé, non sans, en outre, quelque confusion puisque, par exemple, la note 2, p. vii, renvoie, sur ce sujet, à la note 2, p. xx, laquelle renvoie encore à un *addendum* non paginé, en fait à la p. xxxi, où l'on trouve exprimée en quelques lignes seulement une hypothèse des plus intéressantes, à savoir qu'il aurait existé une édition commune du panégyrique de Pline et des discours de Symmaque, laquelle aurait été consultée par Cassiodore.

Symmaque n'est pas l'auteur latin le plus facile à rendre en français et l'on sait que J.-P. Callu revendique, pour sa traduction, la préciosité de son modèle : pari gagné à cet égard ! Mais fallait-il, à côté d'incontestables réussites, à ce point

épouser les obscurités de l'original dont voici un seul exemple dans la traduction : « Dès lors, puisque, d'un côté, la loi constantinienne où le renouvellement est enlevé aux temps donnés en sus de l'ordinaire n'excepte pas le cas d'un arbitre qui cesse d'agir, mais que, de l'autre, les plus récentes décisions impériales sont par un renouvellement venues en aide à toutes sortes d'affaires, si jamais le juge les abandonne, je n'ai pu être favorable à l'une des deux parties » (*rel.*, 39, 5, p. 134) ?

Tout au plus pourra-t-on encore contester quelques interprétations. Par exemple en *rel.*, 21, 1 (p. 104), je ne suis pas sûr que *crudo mendacio* signifie « des mensonges saignants », un adjectif pour le moins déconcertant ici et qui oblige le lecteur à aller chercher sa justification dans la note 6, p. 168 : « la métaphore signifie que les adversaires ne se sont même pas donné la peine de préparer soigneusement leurs accusations comme une bonne cuisinière ». Tout montre au contraire que les calomnies étaient soigneusement échafaudées, et je préfère, plus simplement, penser que *crudus* signifie « cruel », comme l'explique d'ailleurs à la même époque Servius : *crudo caestu : aut crudeli aut duro* (*ad Aen.*, 5, 69). De même les corrections proposées au texte pourront être discutées. Le latin est ainsi simplifié en *rel.*, 8, 2 par la substitution d'un *ut* à un *ne* pourtant attesté par tous les *mss*. Une brève lacune supposée en *rel.*, 23, 13 est heureusement comblée en un texte clarifié. Si *teneritas*, en *or.*, 8, 3 (*tenuitas* Seeck pour l'initiale et la finale du mot seules conservées), est bien trouvé, en revanche, en *or.*, 3, 7, en fin de lacune, *...rannos uincis officiis* est lu comme *...r annos uincis* au lieu du traditionnel, et plus évident *tyrannos uincis*, sans doute préférable, même si le contexte historique est incertain. En *or.*, 3, 2, J.-P. Callu substitue au *spesperata* de l'*Ambrosianus spes parta* et traduit *noui saeculi spes parta* par « l'espoir acquis d'un nouveau siècle ». Avec Cramer, je préfère *spes sperata*, un pléonasme qui a pour lui la conformité stylistique au contexte amphigourique et l'autorisation de Sénèque, *spes... insperata* (*De clementia*, 1, 7), précisément dans un passage où il est question de clémence, le thème même de ce paragraphe du panégyrique de Gratien par Symmaque. En *rel.*, 34, 3, *custos* plutôt que les techniques *corniculariu*s ou *cognitionalis* proposés par Seeck a pour lui sa simplicité.

Un dernier mot. Je ne puis que sourire en constatant que J.-P. Callu (p. 63, note 4 à la page 26) semble bien penser que la biographie de Pompée par Plutarque a inspiré ce passage dans lequel Symmaque reproduit les mots fameux du grand général qu'il prétend avoir tirés d'« annales » (*rel.*, 3, 8 : *ex annalium memoria Pompei usurpabo responsa*). Je veux bien accepter l'identification de la source de l'orateur par son éditeur, mais il convient dès lors de verser cet aveu au dossier des arguments qui sont les miens en faveur de l'idée que les genres annalistique et biographique ne sont pas distingués à la fin du IV^e^ siècle. Les spécialistes reconnaîtront là le point de départ de ma démonstration de l'identité de l'auteur de l'*Histoire Auguste*.

Stéphane Ratti.

Palladius, *Traité d'agriculture*, tome II, livres III à V. Introd., texte, trad. et notes par † Charles Guiraud & René Martin (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 2010, xxv et 141 pages.

En 1976, lors de la publication du tome I par R. Martin, les critiques furent tous élogieux et tous souhaitaient voir prochainement la suite ; les plus jeunes l'ont donc vue trente-quatre ans après. L'histoire du tome II est un peu triste : R. Martin y a d'abord renoncé, pris par d'autres tâches, et finit par en laisser la

responsabilité à Ch. Guiraud, en lui fournissant une traduction provisoire. Hélas, celui-ci est mort en 2004, sans avoir le temps de mettre la dernière main à son œuvre. R. Martin, après avoir revu et enrichi ce travail, figure donc désormais comme collaborateur, ayant repris la propriété de sa traduction, que Ch. Guiraud avait très peu modifiée, mais c'est Ch. Guiraud qui reste le seul auteur de l'introduction, du texte, de l'apparat et du commentaire où l'on retrouve avec plaisir ses qualités : clarté, sûreté et précision. Les quelques interventions de R. Martin sont signalées explicitement et concernent des conjectures ou des exégèses textuelles.

On n'est pas revenu sur la datation (460-480 pour R. Martin) assignée à l'*Opus agriculturae* de Palladius, tel est du moins le titre donné par la plupart des manuscrits. Une œuvre latine n'est pas datable seulement d'après sa langue ; en tout cas Palladius reste un écrivain estimable, soucieux de bien écrire, avec une aisance de bon ton, très loin de la recherche, souvent factice, de Sidoine Apollinaire, dont l'objectif est d'ailleurs tout différent. Je poserai une simple question : à cette date, après l'invasion vandale, était-il encore possible d'exploiter des propriétés en Sardaigne ? Tant que faire, même s'il n'existe aucun lien de parenté avec Rutilius Namatianus, Palladius serait plus à sa place dans le premier quart du v^e^ siècle...

Dans le calendrier agricole — la grande originalité de Palladius — le t. II, après les deux livres publiés dans le t. I (Introduction générale et Janvier), expose dans les livres III à V : Février, Mars et Avril. En février, les semailles, les vignes (plantation, taille, greffes, travail du sol, échalas, rosiers, jardins, porcs, vins spéciaux) ; en mars, encore la taille de la vigne, quelques ensemencements, oliviers, jardins, arbres fruitiers, bovins, chevaux, abeilles ; en avril, luzerne, greffes de l'olivier et de la vigne, jardins, fruits, troupeaux, abeilles (noter *aluearium* pour *alueare*). La terminologie technique est minutieusement expliquée, les synonymes sont traduits de façon claire (ainsi *serere*, *seminare*, *spargere*, *plantare*, *pangere*, *(de)ponere*).

La traduction se lit agréablement (et utilement !), sans trahir d'ailleurs Palladius, qui évite la monotonie par la *uariatio* et anime les végétaux d'une vie affective (*amare*, *diligere*, *delectari*, *laetari*, *gaudere*, *(ad)iuuari*, *contemnere*, *desiderare*, les adjectifs *tristis* et *hilaris* etc.). Quelques termes intriguent un peu, ainsi *semailles* avec pour complément un végétal (chanvre, lentilles, ers, pois chiches), le verbe *houer* (« piocher »), *pieu* pour *piquet* (dans le piquetage), *canne* pour *tuteur*, *suc* pour *sève* ou *purin*, *charretée* pour *tombereau* (*uehes*, 3, 20, *2), *hache* pour *ascia* (« herminette »), *paume* pour *palme* (msc., *palmus* = quart du pied), *cavale* pour *jument*, *truie* pour *femelle*, *grosse* pour *pleine*, *nid* (pour les abeilles), *ruade* pour *calce* (« coup de pied » d'un bovin), *fertilité* pour *fécondité*, *baguette* pour *festucula* (« brin d'herbe »), *elabitur* (p. 61) traduit par un futur (corriger ?), *reuolantium* « s'envoler » (pour « retourner en volant »), *extirper* pour *déraciner*. « Vase milliaire » (p. 94) est bien énigmatique ; c'est en réalité un « chauffe-eau » ou une « chaudière » de forme cylindrique, ressemblant à une borne milliaire, dans les thermes (v. *DA* et *Thes.* ; j'en profite pour corriger une étymologie inepte conservée dans le *Grand Gaffiot* — et ailleurs avant lui — par le nom du « mil », *milium* !). On est déçu par la traduction « paresseuse » de *cucurbita* (« gourde, coloquinte »), par « courge », qui est d'origine américaine (v. J. André, *Noms de plantes*, p. ix et 80, et déjà *L'alimentation et la cuisine*[2], p. 42, n. 371 !). Quelques omissions : ainsi *circa genua fluentibus, pectore grandi, armis uastis* « descendant jusqu'aux genoux, le poitrail large, les épaules puissantes » (p. 75). On n'aime pas beaucoup *de façon / de manière* (à ce) *que*. Restons-en là.

Un chapitre ingrat sera réservé aux coquilles, assez nombreuses, hélas ! On rétablira d'abord le point devant quelques majuscules ; un lapsus regrettable

p. XXV : « ego. = C. Guirand, R. Martin adprobante » (je n'approuve ni le point après *ego*, ni surtout le nom de Ch. GUIRAUD défiguré) ; signalons *fossés* (p. 6 *tit.*) pour *fosses* ; *vien* = *vient* (p. 10) ; *mare* = *marc* (p. 11) ; *mêle* = *mêlé*, *ibid.* ; rétablir *et* (p. 38, 21) ; *panic*[1] (p. 53, *tit.*) ; corriger *tempérés* pour *trempés* (p. 62, X) ; *trois* omis devant *fois* (p. 63, 3), ; *teyaux* pour *tuyaux* (p. 83).

Le latin est parfois malmené : on lira *quae scabra* (: *qua*, p. 11, 2), *anno* (: *amno*, p. 17, XIV), *umentem* (: *umentum*, p. 20, 7), *radius* (: *redius* p. 23, trad.), *solo* (: *soli*, p. 26, XXII), *triginta* (: *tinginta*, p. 35, 11), *subpeditet* (: *supeditet*, p. 36, 13), *adiuuetur* (: *adiuetur*, *ibid.*), *deponas* (: *desponas*, p. 47, XXXII), *oculos* (: *aculos*, p. 60, 12), *libentius* (: *libertius*, p. 61, 14), *sufficiet* (: *sufficient*, p. 63, 3), *coperta* (: *coopta*, p. 64, 5), *singulas* (: *singula*, p. 65, 10), *tepidioribus* (: *tepidioris*, p. 76, 7), *efficiet* (: *efficient*, p. 78, XIII), *qua* (: *quo*, p. 81, XIV), *abundantia* (: *abudantia*, p. 92, VI), *articulis* (: *articuli*, p. 93, 3) ; *peruenire* (: *peruernire*, *ibid.*).

Le commentaire, assez court, est très utile pour les non-spécialistes. Quelques détails supplémentaires auraient été les bienvenus : p. 99, 3, *amurca* < ajmovrgh ne postule pas un intermédiaire étrusque seulement pour le *-c-* , mais encore pour le *-u-* ; p. 100, 2, 2°), *florent* peut être conservé (il marque l'état, 3, 9, 2, donc la résistance au froid humide — au reste « défleurir » se dit *deflorescere*, 3, 9, 3 et 4) ; p. 100, 3, *Apienes* est privé d'un *-n-* ; p. 107, 1, lire *à leur époque* ; p. 108, 7, *avec support* ; p. 110, 2, *ridica* ; p. 111, XVII, 2, Gargilius Martial*is* ; p. 114, 3, la graphie *ueges* pour *uehes* doit remonter à un phénomène tardif, la palatalisation de *g* devant voyelle antérieure entraînant des contrépels ; la magie est souvent évoquée : p. 61 vol, 86 fer, 123, 26, fiel de lézard ; p. 123, 23, le rapport entre le *garum* et la liqueur de poires semble être le soutirage ; à la différence du poiré, le cidre ne paraît pas utilisé, p. 123, 29 ; p. 124, 37 corriger : *Plaute* ; p. 125, 45, *terram*, à l'accusatif, est dû à la proximité de *supra* (adv.) ; p. 128, XXIX, 2, l'origine de *laserpicium* < **lac serpicium*, jus de *silphion* (*sirpe* est passé par l'étrusque) ; p. 128, XXXI, 2), la correction heureuse de R. MARTIN, *inclinabis* pour *clinabis* après *ac* est appuyée par *deorsum os eius inclinatur* (rappelons toutefois l'existence du verbe *acclinare* !), p. 34, 3, 24, 8 (en revanche on hésite, à propos de *ita*, à le supprimer en 3, 25, 8 ou à le remplacer par *ista* en 3, 25, 26) ; p. 136, XII, le *fossor* « terrassier » est nécessairement un artisan spécialisé libre.

La langue a été brièvement caractérisée p. XVII-XIX et dans quelques notes. Quoique l'énorme ouvrage du Suédois d'Uppsala J. SVENNUNG décourage la concurrence, rappelons la neutralisation de *-is/-es* en finale qui complique l'établissement du texte, les graphies *iocundus*, *robeus*, *repperio*, les ablatifs *ueteri*, *altiori*, *superiori*, *inferiori*, les parfaits surcaractérisés en *fuerim*, *mittere* « mettre », les caprices dans les emplois du subjonctif (après *si*, *ubi*), et de l'indicatif (après *cum*, *licet*, *dum modo*), l'infinitif avec *facere*, *amare*, *permittere*, *optare*, *quod* + subj. avec *opinari*, l'emploi du présent, du futur et de l'infinitif dans les injonctions, comme de la 2[e] personne du singulier et la 1[re] du pluriel, encore le passif, personnel ou impersonnel, l'équivalence de *uinum piri* et *de piro*, outre *arbor piri*, l'emploi de *locis/loco* sans préposition. Particularités qui ne sont pas spécifiquement très tardives. Le réfléchi concurrence le « médio-passif », comme partout, mais il faut insister sur l'emploi célèbre du réfléchi = passif : p. 37, 3, 13, 18, *toto anno seruare se possunt*.

Grâce à des éditions comme celle-ci, le latin technique devient agréable à lire. On regrettera seulement le caractère incomplet des titres courants, qui se limitent au livre, sans préciser le chapitre, parfois très long ; souhaitons aussi un index des mots expliqués et un autre des noms propres. Attendons les tomes III et IV. Provisoirement on recourra au Teubner de RODGERS, aux traductions vieillies, mais

non méprisables, des collections Panckoucke et Nisard, ou mieux à celle très soignée de notre collègue espagnole A. Moure Casas (Madrid, Gredos, 1990).

Pierre Flobert.

Sources chrétiennes.

Lactance, *Institutions Divines*, livre VI. Introduction, texte critique, traduction, notes et index par Christiane Ingremeau (Collection « Sources Chrétiennes ») : Paris, Les Éditions du Cerf, 2007, 431 pages.

C.I. a déjà publié le *De Ira Dei* dans la même collection (= *Sources Chrétiennes* 289, 1982, 418 pages) et sa recherche est restée centrée sur Lactance. Elle nous livre ici le fruit de nombreuses années de recherche ; autant dire qu'elle connaît excellemment son auteur et que le lecteur (novice ou non) a tout ce qu'il faut pour satisfaire ses curiosités. L'introduction et l'abondance du commentaire sont là pour en témoigner. L'édition scientifique courante aujourd'hui, celle de S. Brandt au *CSEL* 19, date de 1890, et celle des *Sources* est parue juste avant l'édition critique correspondante de Heck-Wlosok dans la Teubner : *Lactantius Divinarum institutionum libri septem*, fasc. V et VI, Berlin-New York, 2009. Les éditeurs allemands et C.I. ont échangé des informations sur leurs travaux — heureusement ! —, mais C.I. n'a pu utiliser l'article de J. Bryce, paru dans *Exemplaria Classica* 11, 2007, p. 463-489, une recension de Heck-Wlosok, *Lactantius, Diuinarum Institutionum libri septem*, fasc. 1 = *Libri* I et II, Munich-Leipzig, 2005, et on peut s'interroger au passage sur la pertinence éditoriale qu'il y a de mener pareils travaux en même temps, alors que tant de textes anciens demeurent inédits ou édités d'une manière déplorable.

L'introduction occupe 107 pages ; une biographie reprend d'abord les éléments connus en les mettant à jour. C.I. défend sa thèse d'une composition « en amande », dite aussi *Ringkomposition*, des *Institutions*, thèse qu'elle avait déjà exposée ailleurs : les livres 1 et 6 correspondent entre eux, les 2 et 5, et les 3 et 4. Mais le *De Vero cultu* (= *inst.* 6) décrit le parachèvement de la justice, et en ce sens prolonge et approfondit le livre 5 (= *De iustitia*). Et si l'on réunit les livres 5 et 6, cela contredit le plan « en amande ». C.I. s'en aperçoit justement p. 17, et au total, je serais tenté de penser que l'un ne contredit pas vraiment l'autre. Qui plus est, *inst.* 6, 3, 5 « agrafe » le livre 6 au 7. Rappelons que d'autres savants avaient proposé antérieurement d'autres propositions de composition. C.I. analyse ensuite le livre : par quel rite ou sacrifice rendre un culte à Dieu ? Et comment faire ? Cela passe par *uirtus* et *iustitia*. Le thème des deux voies fait écho à la *Didachè* et à la catéchèse prébaptismale, mais aussi à la tradition gréco-latine des poètes et des philosophes. Lactance passe d'une interprétation morale (qui réduit l'homme à la vie terrestre) à la signification eschatologique — ce qui annonce le livre 7. De même la notion d'*humanitas*, qui est un affect destiné à devenir une vertu (piété filiale à l'égard de Dieu, piété fraternelle à l'égard des hommes), opère un transfert des valeurs païennes grâce à leur conversion : il faut passer de la philosophie à la révélation chrétienne. Où l'on retrouve la conversion de la culture, l'*interpretatio christiana*. Un autre exemple : Lactance passe de l'opposition péripatéticienne entre trop d'affects et trop peu à la distinction entre bons et mauvais affects. Il réinterprète ainsi *cupiditas*, *libido* et *ira*. C.I. fait généralement très attention au vocabulaire choisi et on peut l'en remercier. Elle envisage ensuite le rapport entre *inst.* 6 et le

passage correspondant de l'*epitome* (vers 320) : *inst.* 6 insiste plus fortement sur le caractère positif des passions ; on discerne aussi que certaines modifications (comme l'interdiction de servir dans l'armée, levée dans l'*epit.*) s'expliquent par une évolution de la situation des chrétiens dans l'empire romain. À notre avis, la suppression des répétitions entre, par ex., *inst.* 3 et *inst.* 6 tient au fait que ce genre de maladresse est bien plus visible à l'intérieur d'un ouvrage court comme l'*epitome* qu'entre deux livres d'un ouvrage qui en comporte sept, et donc que la correction s'impose bien davantage. Quant aux sources, *inst.* 6 conserve des passages d'œuvres classiques aujourd'hui perdues : de Lucilius, Cicéron et Sénèque (c'est une des raisons pour lesquelles les *inst.* ont attiré la *Quellenforschung* au moins dès la fin du XIX^e^). Mais la présence majeure est celle de Cicéron : les *Lois*, la *République*, le *De Officiis*. Tout cela est à mettre en face de deux références textuelles bibliques seulement (= *Eph* 4, 26 et *Jn* 1, 1). Mais C.I. (on le voit notamment par l'index biblique) donne aussi une foule de références bibliques qui ne constituent certes pas des citations, mais expriment des idées analogues à celles de Lactance. Cela montre très clairement que Lactance choisit dans la thématique païenne ce qui concorde avec la Bible et l'enseignement chrétien (nous avons déjà exprimé cette idée dans notre *Homme antique et chrétien* de 1981) : autrement dit, dans sa perspective apologétique, Lactance combine une référence systématique à des auteurs païens et une sélection fondée en dernier recours sur le christianisme.

C.I. a collationné onze manuscrits (dont le *Cameracensis* B 2319 du IX^e^ s. et le *Duacensis* 219 du XII^e^, elle en a retenu neuf dans l'apparat critique (allégé par rapport à celui qui sera publié dans le *CCL*) : par rapport à l'édition Brandt, elle retient dans l'apparat critique *M* (= *Montepessulanus* 241), *K* (= *Casinensis* 595) et *g* (= *Gothanus membr.* 1, n. 55) ; tout cela est cohérent par rapport aux précédents volumes parus dans les *Sources*, et met aussi l'accent sur la recension longue, considérée comme interpolée par BRANDT, et lactancienne depuis les travaux d'E. HECK (*Die dualistischen Zusätze* de 1972). Le *stemma* de la page 93 traduit schématiquement ce parti pris. Tout cela a des incidences sur l'édition : 58 différences avec l'édition Brandt (justifiées p. 70-91), dont une bonne partie sont, à vrai dire, très mineures. Comme les éditeurs précédents des *Sources* (et HECK-WLOSOK dans la nouvelle édition Teubner de Lactance, parue en 2009 pour les livres 5-6), la position ecdotique de C.I. revient pour l'essentiel à revenir sur l'aspect classicisant de l'édition du *CSEL*, à accorder plus de place à la recension longue, à revoir la question des clausules, à hésiter davantage à ajouter un mot. En un mot, C.I. se tient plus près des manuscrits, dont elle suit plus volontiers le consensus. Cela explique la présence de telle ou telle rugosité de langue. Semblablement, BRANDT adoptait pour les *orthographica* l'usage du manuscrit le plus ancien (*B* ou à défaut *P*), C.I. ne lui accorde pas de privilège particulier contre l'ensemble de la tradition.

La traduction nous a semblé d'une grande fidélité et exactitude, parfois lourde par souci excessif de littéralité et de respect de l'ordre latin des mots. La ponctuation, de même, cherche (sans doute pour clarifier des phrases souvent longues) à séparer les groupes de mots et les propositions, ce qui coupe le rythme de la phrase française ; nous aurions tendance à supprimer des virgules, notamment celles qui séparent le sujet et le verbe. Quant au commentaire, on peut sans peine le qualifier de *locupletissimus* : très littéraire, il s'attache scrupuleusement à éclairer le sens des mots, notamment en situant le livre 6 dans l'ensemble de l'œuvre de Lactance.

Quelques remarques ponctuelles maintenant, dans l'ordre du texte et qui sont naturellement des propositions *ad melius*. Traduire est toujours un art difficile et risqué, mais indispensable.

Les abréviations de C.I. ne correspondent pas toujours à ce qui est annoncé p. 95 : par exemple, les *Tusculanes* s'abrègent usuellement en *Tusc.* et non en *tusc.*

6, 2, 1 : souvenir probable d'Arn. 7, 28 *sq.* (C.I.). C'est bien douteux à l'époque où *inst.* 6 a été rédigé. Rappelons qu'on pense généralement que Lactance n'a pas connu l'œuvre de son maître, avec toutefois un doute pour l'époque de l'*epit.* (voir la *Nouvelle Histoire de la littérature latine*, *s.u.*).

6, 2, 4-6 : le passage glose le thème bien connu « Dieu est lumière » ; *sol inuictus* bien entendu, mais aussi et surtout *lumen de lumine...* ;

6, 4, 19 : on écrit « aiguë ». À la note 2 (p. 151), lire « Emonds » et non « Edmonds » (qui ne figure pas, sauf erreur, dans la bibliographie) ;

6, 5, 1 : le couple composé de *uis* et de *ratio* a de nettes connotations philosophiques et rhétoriques (et Lactance est un rhéteur qui se pique de philosophie) : voir Cic. *invent.* 1, 34, 57 ; *Verr.* 3, 199 ; *de orat.* 1, 97 ; 2, 288 ; 3, 111 ; *Caecin.* 92 ; *fato* 1 ; *nat. deor.* 1, 26 ; Plin. *nat. hist.* 35, 192 ; Gell. 10, 4, 1 ; 14, 1, 5 ; Lact. *inst.* 2, 8, 31 ; 4, 26, 24 ; 4, 30, 7 ; 6, 6, 9 ; Mar. Victor. *explan. in Cic. rhetoricam* 1, 34 (plusieurs réf.) ; Iulius Victor, *ars rhetorica* LLA 617, p. 50, l. 28 ; Hier. *comm. epist. Galat.* 1, vers. 3-5 ; Macr. *somn.* 1, 17, 8 ;

6, 5, 14 : *nemo insidiabitur* : « personne ne s'embusquera » (C.I.) ; je préfèrerais « tendre des pièges, des traquenards ». Il s'agit de faire du mal par ruse ;

6, 6, 15 : la traduction hésite fâcheusement entre la 2e et la 3e personne (de même en 6, 8, 5). Page 171, C.I. relève justement les contradictions de Lactance qui a une attitude d'avocat qui plaide une cause (mais il ne faut pas avoir une conception trop rigoureuse de la cohérence : Lactance ne bâtit pas un système philosophique) ;

6, 7, 7 : « se targuent » ne se dit que d'un homme, pas des *itinera*. Ceux-ci ont tout l'air d'être bons, mais ils ne le sont pas ;

6, 7, 8 : *uno mucrone iugulat* ne veut pas dire — *ut mihi quidem uidetur* — « du même fer il les égorge tous dans leur ensemble » (C.I.), mais « il les égorge d'un seul coup » ;

6, 8, 5 : *habeas uitae quasi nauigii ducem* : *quasi* porte sur *nauigii*, pas sur *uitae*, donc « <pour que> tu le prennes pour guide de la vie <qui est> une sorte de navigation » ;

6, 9, 8 : *egentibus stipem dedit* : « donnait l'aumône aux indigents » ; pourquoi ne pas utiliser l'expression courante « faisait l'aumône aux indigents » ?

6, 9, 16 : faut-il vraiment dire avec Wlosok que « connaître Dieu, c'est vivre en Dieu » trahit une influence gnostique ?

6, 10, 10 : il serait utile de rappeler l'origine grecque de la formule *sociale animal* : Sen. *benef.* 1, 1, 7 ; *benef.* 7, 1, 7 ; Macr. *somn.* 1, 8, 6. Du reste, Lactance aime la formule : *inst.* 6, 17, 10 ; *epit.* 29, 2 ;

6, 10, 19-21 ; de même, à propos du principe rhétorique de non-contradiction et de la pratique de la rétorsion d'arguments : Lactance reste un rhéteur ;

6, 11, 13 : l'expression *solidam et expressam effigiem* (et note 3 *ad loc.*) signifie à notre avis « réel », qui a trois dimensions, alors que l'ombre (qui fait penser à celles que l'on voit dans la caverne de Platon) n'en a que deux ;

6, 11, 21 : *peritura et fragilia* : paraphrase évangélique des biens terrestres qui sont périssables : voir par exemple *Matth.* 6, 19 ;

6, 12, 11 : *ambire* est traduit par « louvoyer ». Il s'agit ici, dans un texte d'esprit cicéronien, d'avoir l'attitude du candidat (le contraire du *simplex et apertus homo*) qui cherche à faire sa cour aux électeurs, à les flatter, à les « circonvenir ». Semblablement *praetendere* signifie « tendre des écrans de fumée » ;

6, 12, 13 : *graues* joint à *magni* ne signifie pas « graves », mais plutôt « importants ». Ce sont des notables ;

6, 13, 12 : le « vêtement de la justice et de la piété » fait penser à saint Paul *Eph.* 6, 10-17 (revêtir les armes des vertus) ;

6, 15, 8 : *statim cedentibus uitiis fruges uirtutis oriuntur* : « aussitôt les vices cèdent la place, et apparaissent les fruits de la vertu » (C.I.). *Fruges* désigne les récoltes, les moissons. L'idée est celle des *Tusculanes* 2, 5, 13 (la *cultura animi*) : on débroussaille avant de semer et de récolter ; les vices s'en vont et on récolte la vertu ;

6, 17, 6 : *noua et inusitata tormenta* : « des tortures sans précédent et raffinées » (C.I.). Plutôt « nouvelles et sans précédent ». Il ne s'agit pas des tortures particulièrement recherchées (*exquisita*) de Lact. *inst.* 5 ;

6, 20, 12 : *constitutos sub ictu mortis* : « des condamnés que la mort va frapper » (C.I.). S'agit-il ici de condamnés au sens judiciaire du terme ? En effet, on ne demande pas au peuple s'il faut ou non égorger un condamné à mort, mais on peut lui demander s'il faut épargner un vrai gladiateur vaincu, mais qui a combattu courageusement ;

6, 20, 20 : *Sed hi sine ulla controuersia scelerati et iniusti* (C.I.) : « Encore ceux-là commettent-ils un crime manifeste contre la justice ». Plutôt : « Ceux-là sont indiscutablement des scélérats et des injustes » ;

6, 20, 22 : *etiamsi contingat ei quod uoluit, ut alatur* : « même si l'enfant a, comme on l'espérait, la chance d'être élevé ». Il s'agit de condamner la pratique romaine courante de l'exposition des nouveau-nés. Le sujet de *uoluit* (parfait de l'indicatif opposé à *contingat*, présent du subjonctif) nous semble être le parent qui choisit d'exposer son enfant, tout en espérant qu'il sera recueilli et élevé ;

6, 21, 3 : *ad sensum intimum* : « jusqu'à l'intime de nos sens » (C.I.). Plutôt « jusqu'au plus profond de nous-mêmes ». Cf. Lact. *opif.* 8, 9 (et Porph. *de abstin.* 3, 21, 8, p. 178 C.U.F.) ; Aug. *de natura et origine animae* 4, 23, 37, et Calc. *comm. in Tim.* 2, 237 ;

6, 23, 6 : *in intimis uisceribus* : « au plus intime du corps » (C.I.). Plutôt « dans les organes internes » (ceux du tronc) ;

6, 23, 6 : *pudorem infelicium mulierum publicauit* (C.I.) : « <des lieux de prostitution> où est exposée l'impudeur de malheureuses femmes » (C.I.). *Pudorem publicauit* est un oxymore (Tac. *Germ.* 19, 3 : il s'agit de l'adultère féminin sévèrement puni par les Germains) : « <le diable> prostitue la pudeur de femmes infortunées » ;

6, 23, 37-30 : l'éloge de la virginité est supprimé en *epit.*, sans doute — comme pour le service dans l'armée après le concile d'Arles de 314 — qu'en 320 cela ne serait pas vraiment opportun ;

6, 24, 9 : *portum salutis* : non pas « un port de salut », mais « le port du salut » (C.I. s'en aperçoit note 2, p. 360).

Viennent ensuite vingt riches notes complémentaires (p. 383-420), qui constituent de très utiles mises au point, comme sur le thème des deux voies. Quelques nuances malgré tout : sur le dualisme dans *inst.* 6, la présentation « cosmologique » par couples (comme le bien en face du mal) n'est pas un dualisme au sens propre, car Dieu et Satan ne sont pas sur le même plan (ainsi, saint Paul oppose les *caelestia* et les *terrena*). Page 399 *sq.*, à propos de la justice des États et de l'acceptation de la romanité, je penserais que Lactance accepte globalement la romanité, éventuellement comme un fait, « voulu » par la Providence malgré des implications moralement discutables. Il faut différencier (p. 401) ce qui est légal humainement parlant et ce qui est conforme à la *lex diuina* (qui est la seule vraie, surtout dans un empire qui est encore persécuteur au moment de la rédaction des *inst.* Page 418, à propos de l'interdiction de servir dans l'armée, C.I. rappelle à juste titre plusieurs articles de M. Spanneut sur la « non-violence », mais il faudrait rappeler aussi que la non-résistance au mal telle que la conçoit Lactance ne consti-

tue pas une non-violence au sens moderne : le non-violent moderne pense que son attitude désarmera son ennemi ; la non-résistance antique tardive au mal revient à laisser la justice divine punir le mal (cf. entre autres la fin du *De Spectaculis* de Tertullien).

Pour terminer, p. 421-429, de très utiles index des noms propres, des mots grecs, des auteurs anciens, un index scripturaire (des citations, des allusions et des souvenirs), un index analytique, et une table des matières (p. 431). Au total, un travail très important, qui marque une étape dans l'édition des sept livres des *Institutions* aux *Sources Chrétiennes* : il ne manque plus que les livres 3 et 7. C.I. peut et doit être remerciée.

Michel Jean-Louis Perrin.

Bernard de Clairvaux, *Sermons divers*, t. 1 : *Sermons 1-22*. Introd. et notes par F. Callerot, trad. par P.-Y. Émery, révisée par F. Callerot (Collection « Sources chrétiennes », n° 496) : Paris, Le Cerf, 2006, 431 pages.

Voici un bel ouvrage qui trouve parfaitement sa place dans l'édition qu'a entreprise la collection « Sources Chrétiennes » des œuvres complètes de Bernard de Clairvaux. Les sermons présentés ici le sont dans le texte latin des *S. Bernardi opera* que l'on doit à J. Leclercq, H. Rochais et Ch. H. Talbot. Ils composent une petite partie de quelque cent vingt-cinq sermons authentiquement bernardins que leur auteur, pourtant, ne publia point lui-même, et, souvent, ne révisa point non plus. Divers au plan formel comme au plan de leur contenu, ces textes, comme le souligne l'introduction minutieuse de F. Callerot, trouvent néanmoins leur unité dans les choix opérés par le prédicateur qu'il est possible, à de nombreuses reprises, de rapprocher des options définies dans le reste du corpus bernardin. Les quarante pages de l'introduction déclinent successivement les apports fondamentaux de Bernard au monde cistercien, en mettant en lumière un « Bernard, docteur de la liberté » (p. 22-31, qui montrent de manière extrêmement convaincante les liens qui s'établissent entre les sermons et le traité sur *La grâce et le libre arbitre*, en particulier dans la mise en œuvre du « libre conseil » et de ses manifestations en de nombreux items). Un deuxième volet entend insister sur l'*èthos* d'un « Bernard, docteur monastique » qu'on voit transparaître dans des sermons qui sont destinés aux frères sur des sujets sans unité thématique. C'est la progression spirituelle du moine, à mener à l'ombre des Pères du Désert, qui suscite la prédication et motive l'enseignement dispensé par une parole dont F. Callerot montre bien, dans une riche étude lexicale (p. 33-40) — où l'on s'étonnera toutefois de trouver une curieuse formule (p. 40) assimilant moines et clowns (!), qui détone dans une analyse qui se signale par la finesse de l'approche — la volonté du prédicateur de proposer une éducation à la sainte sagesse à tout moine mais aussi, au-delà, à tout homme de bonne volonté. Le troisième pan de l'introduction, par sa brièveté excessive, laisse le lecteur sur sa faim : en se proposant d'étudier « Bernard dans les Sermons divers », il se contente (en deux pages) de constater dans l'écriture l'absence de marques d'égographie et le recours à un registre de langue qui prend ses distances avec les recherches stylistiques notables. Le quatrième volet, intitulé « Les Sermons divers, une œuvre littéraire » (p. 43-53), insiste sur la pluralité des lectures possibles de ces sermons, selon le désir ou la culture des différents publics que ces textes peuvent toucher. Il propose également une étude suivie de la composition du premier sermon de la collection, mettant en lumière la structuration faussement chiasmatique, en ellipse pour ainsi dire, qui est la sienne, avant de

définir les procédés et les enjeux de la répétition à l'œuvre dans l'écriture du prédicateur. Le cinquième pan, en évoquant « Les titres des sermons divers », permet de comprendre les différentes vies que peut avoir un texte médiéval, tout comme le montre le sixième volet « L'organisation des Sermons divers », explicitement ancré dans les travaux ecdotiques d'H. Rochais. Cette introduction, qui offre une pluralité d'approches, pistes de réflexions possibles pour d'autres chercheurs, s'inscrit à merveille, par ses développements, dans la démarche pédagogique de Bernard lui-même. Elle est introduction au sens propre, tout à la fois itinéraire et initiation au message bernardin. La traduction, élaborée par P.-Y. Émery et révisée par F. Callerot, est, quant à elle, à la fois fluide et profondément respectueuse des moindres figures de style qui, en dépit de la simplicité apparente des thèmes retenus par ces sermons, émaillent volontiers les différents items du recueil. Chiasmes et formules itératives, à les examiner de plus près, innervent puissamment un discours toujours incisif, et le sermon XVI, à cet égard, est un exemple fort représentatif des choix éclairés de la traduction tout au long de ce recueil.

On ne peut que recommander vivement cet ouvrage qui intéressa les chercheurs, littéraires et historiens médiévistes, mais aussi les universitaires en quête de textes à faire découvrir à leurs étudiants en étude thématique ou en texte suivi.

Christiane Veyrard-Cosme.

Corpus Christianorum.

Rufini Aquileiensis, *Homiliarum Basilii Magni interpretatio Latina*. Cura e studio Carla Lo Cicero (*Corpus Christianorum. Series Latina*, XX A) : Turnhout, Brepols Publishers, 2008, lxxxiv-210 pages.

L'influence des Pères grecs en Occident a été inégale. À cet égard, Basile de Césarée occupe une place privilégiée, d'abord parce que très tôt certaines de ses œuvres, notamment ses homélies, ont été traduites en latin, en particulier par Rufin d'Aquilée, dès 397-399. Ensuite, parce que ces homélies ont fait récemment l'objet de plusieurs éditions critiques. C. Lo Cicero publia d'abord les homélies I-III (Rome, Università degli Studi di Roma « La Sapienza », 1996). Peu après, Andrea Salvini procurait l'édition des huit homélies, accompagnées d'une traduction italienne en regard (Napoli, M. D'Auria, 1998), et précédées d'une courte introduction. Le nouveau travail de C. Lo Cicero est donc pour plusieurs de ces homélies la troisième édition critique. En voici le contenu (entre parenthèses, le n° de la *Clavis* grecque) : Préface [à Apronianus ; CPL^3 198 c] ; I : *De psalmo primo* (CPG 2836) ; II : *De eo quod scriptum est 'Attende tibi' ...* (2847) ; III : *De eo quod scriptum est 'Hominis cuiusdam divitis...'* (2850) ; IV : *De invidia* (2855) ; V : *In principium Prouerbiorum* (2856) ; VI : *De fide* (2859) ; VII : *Ad uirginem lapsam* (lettre 46 : CPG 2900) ; VIII : *De psalmo quinquagesimo nono* (2836).

La tradition manuscrite de Basile en grec et en latin ayant fait l'objet d'un inventaire, en principe exhaustif, de la part de Paul J. Fedwick, la tâche de l'auteur était grandement facilitée pour établir une liste des témoins des homélies. L'introduction, p. xiii-xxxi, en recense 58 — si mes dénombrements sont exacts —, dont 8 antérieurs à l'an mil, les plus anciens étant le *Parisinus 10593* (*P*, s. vi *ex.*) et le *Sessorianus 55* (*R*, s. vi *ex.*), tous les deux d'origine italienne et contenant respectivement 6 et 1 homélies. Les notices des manuscrits sont pour la plupart succinctes et les datations des *recentiores* pourraient, dans plusieurs cas, être plus précises,

mais cela n'affecte nullement la solidité de l'enquête. L'auteur s'étend longuement (p. XXXI-LI) sur les rapports entre les manuscrits, qui se répartissent en deux branches fort inégales numériquement (dans la première, deux témoins seulement, dont *P*). La seconde se subdivise en deux rameaux. L'analyse, fondée sur les erreurs communes, se révèle fort complexe, car il s'en faut de beaucoup que les témoins contiennent tous les huit homélies et que celles qui y figurent se présentent dans le même ordre. Le cas est manifeste pour l'homélie VII, absente de la première branche (cf. p. XXXVI). Des contaminations eurent lieu à date fort ancienne (p. XLVIII).

L'auteur traite ensuite de quelques manuscrits que l'on ne peut classer dans un sous-groupe, en raison, par exemple, de contaminations diffuses (cas du ms. de Novare, Arch. Storico Diocesano, Bibl. Cap. LXXVIII (29), s. XII *ex.*, non retenu dans l'apparat, puis de questions de graphies (p. LI-LIV), notamment dans *P* et *R*, vu leur ancienneté, ainsi que dans le *Sangallensis 188*, s. VIII, en onciale, et le *Reginenis lat. 141* (*V*, s. IX *in.*), mais elles ne sont généralement pas prises en compte dans l'apparat (cf. p. LXIII). C. LO CICERO aborde alors (p. LIV-LVI) la question difficile et controversée — de l'ordre des homélies à partir de judicieuses considérations codicologiques sur *P* (mais elle n'a pas osé substituer l'ordre de *P* à l'ordre reçu), et surtout une esquisse d'ensemble de l'histoire de la tradition manuscrite (p. LVI-LIX). Des indications sur les principes suivis dans la présente édition (21 manuscrits collationnés), puis la bibliographie — où ne sont pas repris quelques travaux indiqués dans les notes — terminent cette introduction.

Le texte est pourvu d'un apparat : scripturaire et d'un *apparatus fontium* (littérature latine classique et patristique ; références au texte grec, de PG 31 et de PG 32 pour l'homélie VII, parfois reproduit quand il y a lieu de s'interroger sur la leçon que Rufin avait sous les yeux). Une particularité de cette édition est d'être suivie de trois appendices : I : corrections proposées au texte *grec* (PG 31, 265D -268 A ; 372 B), p. 147 -149 ; II : un apport très original, l'édition des gloses marginales du *Parisinus Lat. 10593*, de la même main que celle du copiste (p. 152-179) et du *Reginensis Lat. 141* (p. 179-180). Un regret : l'absence d'une reproduction qui eût grandement facilité la compréhension des signes adoptés par les copistes. Le troisième appendice est un tableau synoptique (p. 181-180) de tous les manuscrits offrant même seulement un extrait de ces homélies (93 si j'ai bien compté) avec les sigles utilisés par FEDWICK, un astérisque signalant quelques témoins perdus (ou, plus exactement, que la Seconde Guerre mondiale a rendus inutilisables). Ne manqueraient plus, dans ce panorama de la tradition des homélies basiliennes, que les mentions éparses dans les catalogues médiévaux et surtout les 13 témoins partiels de l'*hom.* I transmise sous le nom d'Augustin, dont 11, il est vrai, sont inconnus de FEDWICK. De ce fait, précisons que les plus anciens textes imprimés de Rufin sont cette petite introduction générale au psautier (éd. princeps des *Enarrationes in psalmos* d'Augustin, v. 1485).

L'auteur ne met pas assez en valeur le progrès considérable que représente son édition par rapport au texte reçu jusqu'alors, celui du mauriste Julien Garnier (PG 31, 1723-1794). Le texte qu'il avait procuré en 1722 reposait presque exclusivement sur les *Parisini Lat. 1701* et *3701* (sur ce dernier seul, pour l'homélie IV), mais par chance, ou par une perspicacité peu commune, ces deux témoins lui fournissaient la *totalité* des homélies. En m'exprimant ainsi, je prends parti implicitement pour la thèse qui, contrairement à celle de H. MARTI, suivi par d'autres chercheurs germaniques, considère que ces huit homélies constituent la dizaine (*denas ferme oratiunculas*) que Rufin affirme avoir traduite (*HE*, 11, 9). C'est sur ce point crucial que le lecteur de cette magistrale édition peut rester un peu sur sa faim. C. LO CICERO, qui a publié la même année un recueil de dix articles, dont

quatre inédits, *Traduire i Greci nel IV secolo. Rufino (...) e le omelie di Basilio*, Roma, 2008, 327 p., était la mieux qualifiée pour affronter un dossier particulièrement complexe. Le résultat imposant auquel elle est parvenue est de nature à susciter encore bien des études sur l'œuvre de traducteur de Rufin, qu'elle en soit vivement remerciée.

Benoît GAIN.

Hymnodia Hispanica. Introd. et texte par José CASTRO SÁNCHEZ (Collection « Corpus Christianorum, Series Latina », n° 167) : Turnhout, Brepols, 2010, 954 pages.

Ce volume rassemble les deux cent dix hymnes considérées comme certainement ou probablement d'origine hispanique. Ces textes posent d'immenses problèmes d'histoire littéraire. En dehors des hymnes en l'honneur d'Émilien (h. 87), d'Euloge (h. 118) et d'Hippolyte (h. 127), attribuées respectivement à Braulion de Saragosse (VII^e s.), à Alvare de Cordoue (IX^e s.) et à Eugène de Tolède (VII^e s.), la plupart sont d'auteur inconnu. Plus du tiers sont indatables et, même pour les autres, la datation proposée par les spécialistes est hypothétique. Pour certaines d'entre elles, on se demande même si elles sont d'origine hispanique. Dans un appendice à la fois clair et synthétique (p. 801-858), J. CASTRO SÁNCHEZ (par la suite abrégé en JCS) rassemble donc les hypothèses proposées jusqu'à présent sur l'origine, la datation et l'attribution des hymnes, mais lui-même se montre très prudent, à juste titre d'ailleurs.

Cependant le cœur de l'ouvrage consiste dans l'édition critique des hymnes. La précédente édition critique, due à C. BLUME et publiée en 1897 dans le volume 27 des *Analecta Hymnica Medii Aevi*, a rendu d'immenses services aux chercheurs, mais elle avait besoin d'être refaite : C. BLUME a exploité onze manuscrits, JCS vingt-cinq, et même trente et un si on ajoute les six manuscrits des XVII^e et XVIII^e s., copies de témoins plus anciens aujourd'hui perdus (JCS aurait d'ailleurs pu collationner une septième copie moderne : Segorbe, Archivo Catedralicio, arm. G, est. I, du XVI^e s., qui comporte, aux f. 119-120, l'hymne 87 : voir J. C. MARTÍN, *Scripta de uita Isidori Hispalensis episcopi*, Turnhout, 2006 [CCSL 113B], p. 119). En outre, C. BLUME a commis quelques erreurs de lecture et, surtout, il a parfois corrigé le texte de manière excessive, pour le rendre plus conforme aux normes du latin classique. L'édition de JCS constitue donc un grand progrès par rapport à l'édition précédente, déjà remarquable. Les quelques remarques qui suivent, bien qu'elles puissent paraître critiques, n'ont donc pas pour but de dévaloriser ce magnifique travail, mais plutôt de souligner l'ampleur des difficultés affrontées par l'éditeur.

Beaucoup de pièces sont transmises par un nombre limité de témoins, souvent même par un seul manuscrit : or, comme le souligne JCS (p. 33), il est très difficile de distinguer variantes d'auteur et variantes de copiste. J'ajoute qu'il y a une autre difficulté, plus difficile à combattre encore : les latinistes ont presque tous une formation classique, et ils ont donc tendance, parfois inconsciemment, à « classiciser » les textes ; en sens inverse, les médiévistes ont tellement appris à considérer le latin médiéval comme distinct du latin classique, ils se sont tellement accoutumés à se méfier du latin classique, qu'ils sont parfois amenés à rejeter une variante seulement parce qu'elle a le malheur — si on ose dire — d'être classique. Tout latiniste médiéviste oscille ainsi, de manière plus ou moins consciente, entre le préjugé « classiciste » et le préjugé « anti-classiciste », qui n'est que le symétrique du

précédent. C'est cette oscillation permanente qui explique probablement certaines incohérences de JCS : pourquoi, par exemple, éditer *tuamque semper gloriam... concinant* (h. 23, v. 7-8), alors que l'unique manuscrit a *tuaque... gloria*, et une soixantaine de pages plus loin, refuser de corriger le manuscrit (là encore unique) qui a *tuaque semper gloria... laudemus* (h. 46, v. 23-24) ? Quand il a le choix entre deux variantes ou plus, JCS choisit généralement la plus classique : mais pourquoi, alors, choisir la graphie *qiete* dans l'hymne 18, v. 23 ? Certes une note (p. 738) explique qu'en latin mozarabe il est fréquent que la labio-vélaire (notée *qu-*) perde son appendice labial, mais dans ce cas précis il se trouve que deux des trois manuscrits conservent l'initiale *qu-* et que la même hymne comporte le même mot (*quietis*, v. 8), avec la graphie *qu-* attestée de manière unanime.

Les conjectures proposées par JCS sont généralement convaincantes. On peut rester sceptique, néanmoins, devant *agni genite* (h. 9, v. 1), là où l'unique témoin a *agni genitor*. En effet, si on admettait qu'*agni* est un vocatif, il faudrait supposer la combinaison de deux phénomènes rares : d'une part la forme de vocatif *agne* (c'est *agnus* qu'on trouve au vocatif dans h. 29, 2), et d'autre part la désinence de vocatif de deuxième déclinaison en *-i* (bien qu'on en ait peut-être un exemple dans h. 69, 17, où l'unique témoin transmet *Xristi*, corrigé en *Xriste* par JCS). La meilleure leçon semble être celle d'A. Ortiz (édition princeps), qui remonte peut-être à un manuscrit perdu : *unigenite*, qui a de nombreux parallèles (h. 6, 1 ; h. 9, 18 ; h. 14, 2 ; h. 17, 8).

Un autre apport essentiel de cette édition est l'identification des sources. Le progrès est considérable par rapport à l'édition de C. Blume, puisque celle-ci n'en indiquait aucune. Toutefois, au risque de paraître excessivement critique, on ne peut s'empêcher de penser que certains parallèles, limités à deux mots parfois très banals, sont très fragiles. JCS a jugé qu'il valait mieux pécher par excès que par défaut, et il sans doute eu raison, mais le lecteur doit vérifier systématiquement les sources et parallèles indiqués dans l'apparat. Pour ne citer qu'un seul exemple, il est peu probable que le *Commentaire sur le premier livre des Rois* attribué à Grégoire le Grand (mais écrit, selon A. de Vogüé, par Pierre de Cava, moine italien du XII^e^ s.) ait été diffusé en Espagne à l'époque où furent composées les hymnes, et aucun des six parallèles indiqués par JCS n'est probant. *Plenosque musto... magnalia* (h. 41, 15-16) est un écho d'Act 2, 11-13 ; *uirgines... sequuntur* (h. 83, 3-4) d'Apc 14, 4 ; et *uertit terga sua hostibus* (h. 206, 9) de Ios 7, 8.

Dans les sources et lieux parallèles, on aurait attendu une référence à l'*Ars grammatica* attribuée à Julien de Tolède, où on peut lire au moins six vers des hymnes hispaniques : h. 104, 14 = *Ars Iuliani* II, 1, 17 (éd. M^a^ A. H. Maestre Yenes, p. 120, l. 156) ; h. 118, 5 = *Ars* II, 20, 37 (p. 228, l. 154-155) ; h. 133, 1 = *Ars* II, 21, 6 (p. 233, l. 21) ; h. 137, 1 = *Ars* II, 20, 47 (p. 229, l. 184) ; h. 187, 13 = *Ars* I, 2, 47 (p. 42, l. 94) ; et h. 204, 1 = *Ars* II, 20, 45 (p. 229, l. 178). Si les hymnes 104, 133, 137, 187 et 204 sont la source de l'*Ars Iuliani*, c'est un critère pour les dater avant la fin du VII^e^ s. Mais l'hymne 118, attribuée à Alvare de Cordoue, est nécessairement postérieure à 859 puisqu'elle est dédiée à Euloge, mort cette année-là : dans ce cas, c'est probablement l'*Ars Iuliani* (ou un texte apparenté) qui est la source de l'hymne ; l'*Ars Iuliani* reprend d'ailleurs un autre grammairien, Mallius Theodorus (*De metris*, éd. F. Romanini, p. 21, l. 16).

Au terme de ces minuscules critiques, ajouts ou suggestions, je voudrais dire et répéter mon admiration devant l'ampleur du travail effectué, l'immensité des difficultés ecdotiques affrontées et surtout la qualité remarquable du résultat.

Jacques Elfassi.